A. DE CIRCOURT.

LA BATAILLE DE HASTINGS.

PARIS.
ARTHUS BERTRAND, ÉDITEUR,
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE,
21, RUE HAUTEFEUILLE.

A. DE CIRCOURT.

LA BATAILLE DE HASTINGS.

Extrait des Nouvelles Annales des Voyages. — Octobre 1858.

NOUVELLES ANNALES DES VOYAGES,

DE LA GÉOGRAPHIE ET DE L'HISTOIRE,

SIXIÈME SÉRIE, RÉDIGÉE

PAR M. V. A. MALTE-BRUN,

SECRÉTAIRE ADJOINT DE LA COMMISSION CENTRALE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS,
MEMBRE CORRESPONDANT DE LA SOCIÉTÉ IMPÉRIALE GÉOGRAPHIQUE DE RUSSIE,
MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ GÉOGRAPHIQUE DE BERLIN,
MEMBRE CORRESPONDANT DE LA SOCIÉTÉ ROYALE GÉOGRAPHIQUE DE LONDRES,
MEMBRE CORRESPONDANT DE LA SOCIÉTÉ I. R. GÉOGRAPHIQUE DE VIENNE, ETC.

avec la Collaboration

DE PLUSIEURS SAVANTS ET DE MEMBRES DE L'INSTITUT.

Il paraît régulièrement le premier de chaque mois un cahier de 8 à 9 feuilles; les 12 cahiers réunis forment 4 beaux volumes in-8° ornés de cartes, vues et plans quand les sujets l'exigent.

Cette nouvelle série comprend, dans chaque cahier:

1° Une ou plusieurs relations inédites et des mémoires originaux;

2° Une revue mensuelle, par M. *V. A. Malte-Brun*, présentant le tableau critique de tout le mouvement géographique du mois précédent, publications, découvertes, voyages, etc.;

3° Le compte rendu des travaux de toutes les sociétés savantes de l'Europe en ce qui se rapporte aux sciences géographiques;

4° L'analyse et des extraits ou des traductions partielles d'un ou de plusieurs ouvrages récents, français ou étrangers;

5° Un choix nombreux et varié d'articles divers, de notices, etc., parmi les plus piquants et les plus remarquables publiés par les recueils et par les journaux français, ou par les revues étrangères;

6° Une bibliographie très-complète de toutes les publications géographiques du mois.

Pour Paris.	30 fr.
Pour les départements	36 fr.
Pour l'étranger.	42 fr.

NOTA. On ne peut pas souscrire pour moins d'une année, qui doit toujours commencer avec le mois de janvier.

Les **NOUVELLES ANNALES DES VOYAGES**, une des plus anciennes revues scientifiques publiées en France, est la seule qui soit exclusivement consacrée aux sciences géographiques et historiques. Créées en 1808 par *Malte-Brun*, elles ont toujours continué à paraître sans interruption jusqu'à ce jour.

Chaque année forme 4 forts volumes in-8° et un ouvrage complet qui représente fidèlement le mouvement des nouvelles, ainsi que des explorations géographiques de l'année.

Des cartes spéciales, exécutées avec le plus grand soin, tiennent toujours le lecteur au courant des changements et des découvertes les plus récentes.

Paris. — Imprimé par E. THUNOT et Ce, 26, rue Racine.

UNE VISITE

AU

CHAMP DE BATAILLE DE HASTINGS.

Un des vestiges les plus remarquables du moyen âge dans l'organisation administrative de l'Angleterre, est l'existence particulière des *Cinque Ports*. Cette dénomination normande s'est conservée pour désigner cinq villes maritimes qui, du XI[e] au XVI[e] siècle, concentrèrent dans leur étroite circonscription presque tout le commerce que l'Angleterre entretenait avec le continent, à la seule exception de celui qui, prenant la route des grands estuaires de la Tamise, de l'Humber et de la Saverne, allait aboutir aux marchés de Londres, de Kingston upon Hull, et de Bristol. Les « Cinque Ports » avaient, et conservent encore, leur représentation distincte à la Chambre des communes ; ils ont un gouverneur collectif, et cet officier est un des principaux dignitaires de l'État. Le « Lord Gardien » (1) a pour résidence officielle le château de Walmer, belle construction des âges chevaleresques qui s'élève sur la falaise du South Foreland, entre Deal et Douvres, surveillant la por-

(1) Lord Warden of the Cinque Ports.

tion la plus étroite et la plus menacée des remparts naturels de la Grande-Bretagne. C'est à Walmer Castle que la mort a surpris le duc de Wellington, auquel le poste de Lord Gardien devait, de nos jours, un accroissement d'éclat. Les cinq ports sont, du nord au sud, Sandwich, Douvres, Hythe, Romney et Hastings. Les quatre premiers appartiennent au comté de Kent, qui se pare encore, avec une juste fierté, de son ancien titre de royaume, et des priviléges auxquels, durant les époques les plus rudes du moyen âge, cette petite contrée devait la possession d'une classe de paysans libres(1), d'humeur martiale, archers renommés, et auxiliaires d'un grand prix dans les guerres des princes normands et angevins sur le continent ou les frontières d'Écosse. Le dernier des cinq ports, vers le midi, appartient au comté de Sussex. Les priviléges qui contrastent avec l'obscurité actuelle de trois de ces villes, et la médiocrité des deux autres, sont la récompense des services essentiels que cette Hanse britannique rendit à la couronne d'Angleterre, depuis la dernière *conquête* jusqu'à l'*Union*. Les grands souvenirs historiques des cinq ports finissent à la destruction de la « Grande Armada »; ils avaient commencé par la bataille de Hastings.

I.

Aucun site en Angleterre n'excite un intérêt plus profond et plus vif que le théâtre de cette action

(1) The Yeomen of Kent.

où les destinées d'une nation considérable furent décidées en quelques heures, tombeau de la vieille organisation saxonne, et berceau de la nation mélangée qui a su imposer son joug à toutes les mers, qui, divisée maintenant en deux branches rivales, a gagné, sans contestation, l'ascendant au nouveau monde et voudrait l'acquérir dans l'ancien. Les conséquences politiques de la bataille de Hastings sont encore vivantes; elles se développent même encore, à mesure que l'organisation établie par les conquérants normands et l'esprit que cette race française a fait prévaloir dans la Bretagne germanique, portent leurs fruits abondants, sur qui le reste du monde doit avoir les yeux, quelquefois pour imiter, toujours pour se défendre. Les circonstances dans lesquelles j'ai visité le champ de bataille de Hastings ajoutaient à ces considérations générales quelque chose de dramatique, de sombre et de solennel. La nouvelle de la défection de l'armée du Bengale et du désastre de Delhi venait d'arriver en Angleterre; la nation recevait, avec une émotion grave, l'avertissement de ce pressant danger, et prenait la résolution d'y parer par les mesures les plus énergiques. On sentait trembler les fondements de l'empire britannique, mais aucun ébranlement dans les cœurs des maîtres de cette étrange et gigantesque association. Il y avait dans le silence même du peuple anglais quelque chose de contenu, d'inflexible, et de digne, qui rappelait, sinon les Romains quand les Gaulois frappaient à leurs portes,

au moins les compatriotes d'Amilcar, lorsque la révolte des mercenaires et l'audace d'Agathocle promenaient la dévastation dans leurs plus riches possessions et menaçaient de tarir les sources de leur puissance en détruisant celles de leurs profits. Ce n'était donc pas une visite d'oisive curiosité qui m'appelait de la plage de Saint-Léonard aux ruines de l'Abbaye de la Bataille. Mais avant d'inviter le lecteur à m'y suivre, il peut y avoir quelque intérêt à jeter un coup d'œil rapide sur l'histoire de ce district de la Grande-Bretagne et sur son aspect actuel.

Aucune portion de l'Angleterre ne présente le caractère d'une civilisation avancée et saine, en même temps, d'une manière plus satisfaisante que la côte du comté de Sussex. La nature n'avait pas traité ce district avec une faveur marquée. Une chaîne de collines de craie court parallèlement à la côte, séparant le bassin de la Tamise de celui du littoral; ce dernier n'est arrosé que par des ruisseaux dont le cours, très-rapide dans la zone supérieure, s'allonge en approchant de la côte, où l'influence des marées, mais surtout le travail obstiné des hommes, a creusé, à chaque embouchure, un port de commerce et de pêche. Une autre chaîne dont la formation géologique est la même, part du promontoire de Beachy Head et court au nord-ouest jusqu'à la hauteur de Winchester, où elle se brise en ramifications basses qui se perdent enfin dans les plaines de Salisbury. D'espace en espace, les cours d'eau qui viennent du nord s'ouvrent d'étroits dé-

filés dans cette chaîne qui a gardé son nom primitif; du celtique *Don*, les Saxons ont fait *Downs*, comme, sur la côte opposée, les Frisons avaient fait *Duinen;* nous-mêmes avons adopté le terme de *Dunes* pour désigner la chaîne maritime du Sussex, et la rade célèbre à laquelle elle donne son nom. Dans les temps reculés, ces collines n'étaient revêtues que d'ajoncs, de bruyère, et d'une herbe courte et pâle qui caractérise ce genre de formation; l'espace compris entre les deux chaînes était rempli de marais et couvert de forêts. L'usage lui conserve une désignation qui répond à ce dernier sens : on l'appelle *The Weald of Sussex.* D'immenses bruyères, où naissent les affluents méridionaux de la Tamise, enveloppaient l'autre revers de la chaîne intérieure, dont le comté de Surrey a tiré son nom saxon : *Suth-Ridge*, « rangée du midi. » Un labeur assidu et bien dirigé a transformé cette contrée en un véritable Eden. Ce n'est point, à la vérité, le vert éclatant des comtés de l'intérieur et du bassin riant de la haute Tamise, témoignage de l'opulence du sol dont il est le vêtement; mais, partout, la culture judicieusement appliquée, des arbres séculaires respectés religieusement, de jeunes plantations dans les sites abrités, des habitations d'une singulière élégance, dans toutes les classes qui correspondent aux rangs multipliés de cette société. Il est tel *cottage*, avec un enclos d'un quart d'arpent, qui charme l'artiste et satisfait le penseur à l'égal du parc de Goodwood et de ce château princier d'Arundel où respire la fierté héréditaire

Of all the blood of all the Howards.

Ces humbles murailles de brique, avec leurs draperies de lierre, leurs rosiers grimpants, leurs jasmins treillissés, le sureau qui ombrage le porche rustique, la clématite qui monte au toit de chaume, la grande touffe de houx devant le seuil, les œillets aux petites fenêtres dont les vitres luisent de propreté, les pavots et les pensées dans tous les angles du jardin planté de légumes, le vieux noyer au bout de l'enclos, voilà, pour le peintre, le tableau tout fait. Et si l'on ne peut s'abandonner à l'illusion que le bonheur, impitoyablement poursuivi par les spéculations et les ambitions chagrines d'un âge de convoitise, habite encore ces cabanes que Virgile aurait enviées, on s'assure du moins que ses derniers reflets sont pour elles :

extrema per illos
......excedens terris vestigia fecit.

On reconnaît que le travail en tient la misère éloignée, que le sentiment religieux, profond autant qu'universellement admis, et l'instruction élémentaire, maintenant à peu près uniformément départie à toute la population, produisent, avec une certaine dignité de cœur et un respect sincère pour la loi, beaucoup de résignation dans les souffrances, et une modération habituelle dans les désirs.

Le rôle que cette contrée joue dans les annales de l'Angleterre est considérable ; une suite non interrompue de documents précis permet de le caractériser en peu de mots depuis l'époque la plus reculée. Quand les Romains, conduits par les lieutenants de

Claude, entreprirent d'une manière définitive la conquête de la Bretagne méridionale, les comtés actuels de Surrey et de Sussex avec le district adjacent du comté de Hants formaient le territoire des Regni, nation Logrienne (1) dans le voisinage immédiat de laquelle des Belges, plus récemment émigrés de la côte gauloise, possédaient deux vastes établissements (2). Sous la domination romaine, la *cité* des Regni appartenait à la province appelée *Britannia Prima*, laquelle, limitée au nord par l'estuaire de la Saverne et le cours de la Tamise, était, des trois autres côtés, baignée par l'Océan. Le chef-lieu de cette cité en portait le nom : c'était *Regnum*, aujourd'hui Chichester (3). Le long des côtes l'industrie romaine avait multiplié les havres et les stations; on rencontrait successivement, en allant de l'ouest à l'est, *Magnus Portus*, aujourd'hui Portsmouth, *Clausentum*, Southampton, *Trisanton*, Little Hampton, à l'embouchure de l'Arun, *Adurni Portus*, Newhaven, à l'embouchure de l'Ouse, *Anderida*, Eastbourne, au revers oriental du promontoire de Beachy Head, *Othona Portus*, Hastings, et enfin *Portus Novus*, Rye, à l'embouchure de la Rother. Cette prospérité fit place, durant le IVe siècle de notre ère, aux désastres qui, plus soudains et plus multipliés,

(1) Race celtique, ayant plus d'affinité avec les Cambriens qu'avec les Gaëls.

(2) Les Atrebatii, dans le comté de Berk, et les Belgæ proprement dits, dans le Somerset, le Wiltshire et le Hampshire.

(3) Dans le latin du moyen âge, *Cicestria*.

dans ce district maritime, accompagnèrent, en Bretagne, la dissolution de l'empire romain. Le pays, abandonné par les Césars, formait un état autonome, entièrement chrétien, et dans lequel les éléments italien et celtique se trouvaient juxtaposés, sans se confondre et sans se combattre; tout croula sous l'invasion des Saxons. Ce fut le second ban de ces conquérants germains qui, vingt-deux ans après le débarquement de Hengist et de Horsa, l'an 477, vint, avec trois vaisseaux, aborder au sud-ouest du pays de Kent; le chef de cette colonie martiale, nommé Œlla, refoulant les Bretons vers le nord et vers l'ouest, forma par cette conquête, définitive autant que rapide, le « royaume des Saxons du sud » — (*Suth Seaxua rice, Suth Seaxas*, dans le latin du moyen âge, *Suth Saxonia*, et par abréviation dans l'usage populaire, *Suth-Sex*, puis *Sussex*). Les aborigènes ne furent que partiellement détruits; un bon nombre de ces familles dépossédées subit l'esclavage de la glèbe. Leur religion s'éteignit dans les ténèbres renaissantes du paganisme. De tous les Saxons, ceux qui gardèrent le plus longtemps leur ancien culte furent ceux de Sussex; ils n'y renoncèrent, pour entrer dans la grande famille chrétienne, que l'an 688. Alors fut fondé pour ce district, sous l'église métropolitaine de Canterbury, l'évêché de *Sele-Sea*, dont la cathédrale s'élevait sur le promontoire situé à l'entrée orientale de la rade des Dunes, et maintenant appelé Selsey. Son premier évêque fut Wilfred; ce vieillard avait donné

le baptême au roi des Saxons du sud, Edilwalch, et à son fils Eeadwalla; les deux princes abandonnèrent à l'église le domaine de Sele-Sea, qui renfermait quatre-vingt-sept métairies, où vivaient, à côté de leurs maîtres saxons, deux cent cinquante *thralls* ou serfs bretons (1); le premier acte du prélat, devenu leur seigneur, fut de leur rendre la liberté personnelle par une émancipation régulière.

Sous la domination saxonne, le chef-lieu du pays de Sussex demeura Regnum, sous son nouveau nom de *Cissanceaster* (2), dérivé du chef germain qui en avait arraché la possession aux indigènes. Cet aventurier était un des trois fils de Cymen, «Roi de mer», dont le nom est demeuré attaché à la plage de Cymenesora (3) qui s'étend de Little Hampton à Bognor. La ville d'Anderida, jadis la plus considérable de la contrée, avait opposé une longue résistance aux Saxons; ceux-ci la repeuplèrent sous le nom d'Andredes Ceaster, et donnèrent à tout l'intérieur des terres le nom correspondant d'Andredes Weald, forêt d'Anderida. » La plage basse et ouverte qui suit vers l'orient reçut des Saxons l'appellation de Pefensea, devenue dans l'anglais moderne Pevensey. La fondation de Hastings appartient à une époque moins ancienne. Les Scandinaves parurent sur les côtes orientales de l'Angleterre, d'abord en pirates, et bientôt en conquérants, vers la fin du VIII[e]

(1) *Walli* dans les documents de cette époque.

(2) Dans l'anglais moderne, *Chichester*.

(3) *Kymen's Shore.*

siècle; dès lors, le royaume de Sussex avait cessé d'avoir une existence indépendante, et se trouvait réuni à l'État, beaucoup plus considérable, des Saxons occidentaux (West-Sex), dont Winchester était la capitale. En 870, les Danois, déjà maîtres de la Northumbrie, subjuguèrent encore l'Estanglie, et pénétrèrent dans le bassin de la Tamise; l'année suivante, le royaume central de Mercie passa sous leurs lois, et il ne demeura plus dans l'Angleterre que deux souverainetés, celle des rois de Westsex, au midi de la Tamise, et celle des nouveaux conquérants, au nord de ce fleuve. Le pays de Sussex fut témoin de plus d'une action de la lutte acharnée et glorieuse qu'Alfred le Grand, entre les années 871 et 901, soutint contre les Scandinaves polythéistes qui menaçaient la civilisation saxonne d'une entière extinction. L'un des chefs les plus redoutés des hommes du nord, Hasting, établit son repaire sur la côte de Sussex et donna son nom à cette forteresse. Il la fonda en 885, et l'abandonna l'an 894 pour passer dans la Gaule, où l'appelait, soit l'inconstance sauvage de son caractère, soit l'espérance de plus riches acquisitions. Ethelstan, petit-fils d'Alfred, vainquit à son tour les Danois; et les contraignant à recevoir le baptême, unit, le premier, vers l'an 934, tout ce qui forme aujourd'hui l'Angleterre sous une seule domination. Mais, en 980, les Danois recommencèrent ce duel acharné, et redevinrent maîtres des régions septentrionales. Le roi des Saxons, Ethelred, fut contraint d'implorer un

asile auprès de Richard, duc de Normandie, dont il avait épousé la sœur. Rappelé en 1015, il mourut l'année suivante, et son fils naturel, Edmund « Côte de Fer » (1), élu pour son successeur, fit éprouver aux Danois de nouveaux revers. Ce fut pendant cette lutte féconde en péripéties, qui réveillait chez les Saxons toutes les forces que le patriotisme, la religion, le désespoir peuvent fournir à une nation longtemps opprimée, que sortit d'une cabane de bouvier le champion populaire Godwin, destiné à s'emparer du premier rôle que les descendants d'Ethelred, élevés sur des terres étrangères, débiles de corps et timides de tempérament, laissaient échapper de leurs mains. Godwin, après la mort d'Edmund, reconnut pourtant l'autorité de Knut, le Théodoric du Nord, qui s'efforçait de rendre uniforme sur les Danois et les Saxons l'ascendant du siége de Rome, et l'influence de la civilisation, dont la tradition, si ce n'est la forme, demeurait romaine. Godwin devint, sous ce prince habile et sévère, *Earl* ou gouverneur de l'ancien royaume de Westsex. Cette même dignité, que dans le langage officiel de cette époque, les Latins traduisaient par *comes*, appartint, dans le Sussex, et sous la juridiction supérieure de Godwin, au second de ses fils, Harold, le héros et l'espoir de la population saxonne, dont, malgré la modération théorique de Knut, le sort était rude dans l'union scandinave. Quand mourut, en 1041,

(1) Ironside.

le dernier des fils du conquérant danois, Godwin et Harold levèrent l'étendard de l'indépendance; et dans le « wittenagemot » tenu à Ghillingham, décidèrent l'élection d'Edward, dernier rejeton légitime de la dynastie nationale. Godwin mourut en 1053, avec des circonstances tragiques et mystérieuses, qui répondaient bien à plusieurs des actes d'une vie où la violence et l'astuce se mêlèrent à de hautes qualités. Le souvenir de Godwin est encore de nos jours lié au domaine princier de Goodwood, aujourd'hui résidence du duc de Richmond et Lenox, manoir voisin de Chichester et enrichi par les dépouilles de l'abbaye de Boxgrove.

Harold, nouveau gouverneur des provinces méridionales, s'attacha principalement au Sussex par de fréquents séjours, et par le dévouement inébranlable que lui accordèrent les hommes de cette contrée. L'énergie avec laquelle il lutta contre les tendances d'Edward, son beau-frère, entièrement gouverné par les Normands qui l'avaient entouré durant son long exil, en fit le représentant le plus accrédité des sentiments de la nationalité saxonne; cette affection de la multitude le destinait, d'une manière irrésistible, au trône près duquel la postérité d'Alfred le Grand achevait de se dessécher, sans action sur les affaires publiques, sans confiance dans l'avenir. Les événements qui précipitèrent la catastrophe de Harold, et de toute la nation saxonne avec lui, se succèdent avec une rapidité sinistre pendant les deux dernières années d'une vie, tranchée encore en sa

fleur. Le voyage imprudent du comte en Normandie, et le serment aussi funeste qu'illégitime qu'il fit, après être tombé dans le piége, entre les mains du duc Guillaume, appartiennent à l'année 1065. Au commencement de 1066, Edward mourut, en recommandant au choix des chefs du peuple, pour succéder à sa couronne, Harold, dont, effectivement, dès le lendemain, l'élection de ses pairs (et l'élection unanime) fit un roi. L'expédition de Tosti, frère puîné de Harold, banni vers la fin du règne d'Edward, et confédéré avec le dernier des rois de mer norvégiens, remplit l'été de cette année dont l'automne vit Guillaume de Normandie entreprendre la conquête de l'Angleterre, et remporter la victoire qui lui transféra d'une manière irrévocable la possession de ce royaume.

Les scènes décisives de ce drame formidable, eurent pour théâtre le comté de Sussex. Elles seront bientôt de notre part l'objet de quelques réflexions; franchissons à présent cet espace, et jetons un coup d'œil sur ce que le Sussex devint après la *conquête*, laquelle, pour ces contrées méridionales, se trouvait accomplie dès que le couronnement de Guillaume par le ministère de l'archevêque d'York (au jour de Noël 1066), eut joint sur la tête de cet étranger à la réalité de la force l'apparence du droit alors le plus respecté dans le monde chrétien. Dans aucune portion de l'Angleterre la dépossession des Saxons ne s'exécuta d'une manière aussi absolue et aussi cruelle que dans le Sussex. Le voisinage immédiat de la

Normandie, qui faisait de cette province la première étape des aventuriers passant la mer en quête de combats et de butin; la circonstance que les premiers coups avaient été portés dans ce comté, dont les habitants avaient offert une vigoureuse résistance; la haine violente que Guillaume affectait pour la personne et la mémoire de Harold, dont le Sussex était le domaine particulier et la demeure favorite, tout concourut à rendre la loi générale de la conquête plus implacable là qu'ailleurs. Le nombre des nouveaux seigneurs entre lesquels se partagea cette grande proie fut d'ailleurs peu considérable. Roger de Montgomery obtint, avec le château d'Arundel, la plupart des manoirs de la division occidentale du comté; les baronnies de Hastings et de Petworth absorbèrent la meilleure partie des terres de l'est et du nord. L'église de Chichester garda ses biens; les maisons religieuses de Lewes, de Battle et de Boxgrove obtinrent une dotation splendide; le primat possédait tout un district du Sussex. De même que les domaines séculiers, les seigneuries ecclésiastiques changèrent de main. Des clercs et des moines, venus d'outremer, remplacèrent les évêques et les abbés de race saxonne compris dans la proscription générale de leur nom. Cependant Æghelrik, qui tenait le siége de Selsea, fut épargné d'abord à raison de la vénération que son austérité et son grand âge lui avaient attirée. Mais, en 1071, au concile de Winchester, convoqué par Guillaume, et dominé par sa formidable présence, le vieillard fut déposé

par les trois légats apostoliques, en même temps que le primat Stigand, les évêques de Lincoln et d'Estanglie, et plusieurs autres prélats, dont le crime était l'attachement, d'ailleurs inoffensif, qu'ils portaient à leur nation opprimée. Stigand s'enfuit en Ecosse. Cependant, c'est par ce même nom que commence la liste des évêques de Chichester, ville où, par la volonté des Normands, le siége fut transféré l'année qui précéda le concile de Winchester (1). Se pourrait-il que ce prélat, d'un caractère faible et d'une grande mobilité dans ses résolutions, ainsi que l'indiquent les faits connus de son existence, eût fini par échanger le trône primatial contre l'obscurité et la sécurité relatives d'un médiocre bénéfice (2)?

Au reste, Guillaume et ses successeurs immédiats, ou plutôt par leurs mains, le génie politique de la race normande, constituèrent en Angleterre une puissante et durable oligarchie militaire que les événements ultérieurs agrandirent de manière à en faire la base d'une aristocratie dont, malgré ses défauts notoires, l'Angleterre a lieu d'être fière et le continent jaloux. N'ayant jamais eu le pouvoir, et

(1) En 1070.

(2) Quoi qu'il en soit de ce Stigand, il fut bientôt remplacé sur son siége par un clerc normand ou angevin, appelé Godefroy, lequel ne prit jamais possession et ne fit que piller les biens de son église. En mourant, toutefois, il éprouva des remords; et dans sa tombe, récemment ouverte, on la trouvé gravée sur une lame de plomb la formule d'une absolution qu'il avait sollicitée et obtenue de quelques-uns de ses confrères.

de bonne heure ayant banni la pensée de démembrer le royaume, elle a disposé, et dispose encore d'assez de force pour maintenir un ordre efficace à côté d'une féconde liberté. Elle forme des sujets loyaux et fiers, des citoyens graves et dévoués. L'auteur de ces lignes, honoré par l'indulgence d'Augustin Thierry, lui a plus d'une fois entendu dire que si, dans un âge plus avancé, et après des réflexions plus mûres, il avait entrepris la rédaction de son immortel ouvrage (1), la modification principale qu'il aurait apportée à la teneur de sa composition eût consisté à mettre en lumière les grandes et nobles conséquences de l'esprit d'organisation, de classification et de liberté pondérée, introduit par les Normands dans la vie politique de l'Angleterre. La comparaison entre les destinées de la Grande-Bretagne et celles de la France, où, d'abord, la grande féodalité démembra l'État; où, plus tard, la seconde féodalité déchira le royaume par la lutte de factions aveugles ou égoïstes; où la noblesse enfin se laissa dépouiller par la couronne du pouvoir dont elle aurait dû faire usage pour protéger la liberté publique et garantir la sienne propre, cette comparaison ne laisse aucun doute sur la justesse des vues de l'illustre historien.

Les principaux événements de l'histoire politique du Sussex depuis 1071 jusqu'au commencement de la « grande rébellion » se rapportent aux vicissitudes

(1) Histoire de la Conquête de l'Angleterre par les Normands.

des maisons qui possédèrent le comté d'Arundel et la baronnie de Hastings, ainsi qu'aux destinées du siége de Chichester. Celui-ci était occupé par Robert Sherborne lorsque Henry VIII sépara l'Église d'Angleterre de l'allégeance du souverain pontificat de Rome. Sherborne (qui siégea de 1507 à 1536) accepta sans résistance la réformation partielle décrétée par le parlement. Mais ce prélat, qui avait beaucoup fait pour conserver et mettre en ordre les trésors historiques de sa cathédrale, s'y était, de son vivant, préparé son tombeau; toute la décoration de ce monument, et l'effigie même du prélat, couché sur l'arche funéraire, avaient le caractère strictement catholique de l'âge précédent; toutefois, le fondateur réussit à y faire déposer sa dépouille mortelle; et, par une sorte de prodige, cette œuvre, l'une des plus accomplies que l'art de la renaissance ait produites en Angleterre, échappa, cent dix ans plus tard, aux violences des Puritains.

Arundel passa des Montgomery, l'an 1118, dans la main du roi Henry Beauclerk, dont la veuve reçut en douaire ce fief magnifique, et le porta en dot à Guillaume d'Albeney (1) qu'elle épousa pendant la lutte entre Étienne de Blois et Mathilde *l'Emperesse*. Celle-ci fit une longue et belle défense dans le château d'Arundel. En 1243, Hugues, quatrième descendant en ligne directe de Guillaume d'Albeney, transmit, par héritage, au fils de sa sœur, Jean Fitz

(1) Ou de Albini.

Alan, la seigneurie dominante du Sussex. Le dernier rejeton de cette grande lignée, Henry Fitz Alan, comte d'Arundel, baron Maltravers, lord de Clunne et d'Oswaldestree, l'un des plus magnifiques représentants de la chevalerie, dont l'esprit s'en allait finissant en Angleterre comme ailleurs, mourut dans un exil volontaire à Bruxelles, en 1579, après avoir vu son gendre, héritier de ses titres et de ses biens, porter, en 1573, sa tête sur l'échafaud. C'était Thomas Howard, duc de Norfolk, chef du parti catholique dans la Grande-Bretagne; il périt dans la vaine tentative de remettre en liberté la reine d'Écosse et d'appuyer les prétentions de cette infortunée au trône d'Angleterre. Le comté d'Arundel n'en passa pas moins à Philippe, fils de Thomas, et de main en main, parvint, au XVIIe siècle, à l'un des protecteurs les plus érudits, les plus zélés et les plus éclairés qu'aient rencontrés jamais l'art et la science. Le nom de Thomas Howard d'*Arundel* est demeuré uni aux marbres qui, déposés au musée d'Oxford, fournissent le fil le plus précieux pour se diriger dans le labyrinthe de la chronologie hellénique des premiers temps. Ce noble savant appartenait au parti des cavaliers de la première époque, dont les chefs réveillèrent dans l'imagination vive et le cœur altier de Paul de Gondy l'idéal de la grandeur antique (1). Le château d'Arundel tint longtemps contre les forces du parlement; il fallut pourtant se

(1) Voir dans les mémoires du cardinal de Retz ce qu'il écrit sur James Graham, « le marquis de Montrose. »

rendre, le 6 janvier 1644, à sir William Waller, qui fit un usage impitoyable de sa victoire. Deux ans après, le comte, dépouillé et proscrit, mourut, ainsi qu'il convenait au plus lettré de sa race,

In Padua, far beyond the sea.

La baronnie de Hastings n'avait pas une existence si considérable; toutefois, ses *honneurs* ont fait la distinction principale de plusieurs maisons puissantes; l'une d'elles, qui avait substitué à son appellation patronymique le nom de son manoir, fut investie du comté d'Abergavenny, et de la garde des Marches méridionales de Galles ; le chef de cette famille devint, en 1292, l'un des compétiteurs à la succession de la couronne d'Écosse(1). Le nom de Hastings paraît fréquemment dans les listes des grands barons qui se mesurèrent sur les champs de bataille, ou furent décapités à Tower Hill durant les guerres des deux Roses. Le château revint à la couronne, et, comme le reste du Sussex, fut contraint, après avoir courageusement défendu la bannière de Charles Ier, à subir la loi du Parlement, représenté par sir William Waller et par Algernon Sydney. Lorsqu'après la bataille de Worcester, le « roi des Écossais » n'eut plus d'autre ressource que de regagner le continent, ce fut à Shoreham, alors village insignifiant de pêcheurs sur une plage ignorée, qu'il trouva le bateau sur lequel il se déroba nuitamment aux poursuites

(1) Comme succédant aux droits d'Ada, fille de David d'Écosse, comte de Huntingdon.

acharnées de Cromwell. Le titre de Sussex, qui jusqu'à la fin du règne d'Elizabeth (1) avait été conféré successivement à plusieurs maisons de la pairie d'Angleterre, fut, depuis la restauration des Stuarts, tenu en réserve pour les seuls princes du sang royal.

Une révolution pacifique, mais complète, s'est, depuis soixante années, opérée sur la côte de Sussex par le goût, graduellement devenu passionné, des habitants de Londres et de tout l'intérieur de la contrée, pour jouir, durant quelques mois, chaque année, des bains de mer et surtout de l'aspect de l'Océan. Les villages et les bourgades, jadis solitaires, qui se succèdent depuis Rye jusqu'à la presqu'île de Selsey, ont été tranformés en collections de maisons les unes splendides, d'autres élégantes, toutes attrayantes par leur position et par le goût qui préside à leur décoration extérieure. Brigthelmstone, dont le vieux nom saxon a été abrégé par la mode en celui de Brighton, est devenu grande ville; Bognor, Worthing, Little Hampton, New-Shoreham, Bexhill, reçoivent chaque été des colonies oisives, mais paisibles; Saint-Leonards qui n'était, en 1820, qu'un hameau de pêcheurs, rivalise maintenant de coûteuses magnificences avec Richmond et Twickenham. Cette ville, aussi récente qu'aucune de celles d'Australie ou de « l'extrême occident » américain, présente, le long d'une esplanade artificielle,

(1) Ratcliffe, comte de Sussex, fut un des seigneurs de la cour d'Élisabeth qui eurent le plus de part à sa confiance, si ce ne fut à sa faveur.

une interminable rangée de maisons hautes, peintes en blanc, dont l'architecture, observée de près, ne satisfait certainement point la critique, mais dont l'effet d'ensemble, surtout quand on les contemple de la mer, est véritablement éblouissant. D'espace en espace s'ouvrent des places bordées de demeures plus simples, à balcons verts et à fenêtres en saillie; ces *squares* ont leurs tapis de gazon, leurs corbeilles de rosiers, que des haies serrées de tamarins défendent du vent de mer. Ce quai, animé dans la belle saison par la meilleure compagnie d'Angleterre, aboutit aux falaises entre lesquelles se groupent les habitations pressées de Hastings. Nous avons un peu tardé

Singula dùm capti circumvectamur amore,

à pénétrer dans cette vieille ville pour aborder le sujet spécial de cette étude; mais désormais nous ne nous en écarterons plus.

II.

Nous avons vu que le *bourg* (1) de Hastings (2) doit son nom au roi de mer scandinave qui l'occupa pendant neuf ans, vers la fin du IXe siècle. La ville, dont la population a doublé depuis 1820, et dépasse aujourd'hui seize mille âmes, occupe le fond d'un large ravin ouvert dans la direction du nord au sud,

(1) *Borough*, ville jouissant du privilége d'envoyer un ou plusieurs députés au parlement. Le titre de *City*, si prodigué en Amérique, n'appartient en Angleterre qu'aux seules villes épiscopales.

(2) Dans les documents anglo-saxons : Haestingas.

entre les hautes falaises qui donnent un grand caractère à cette portion du littoral. Ces falaises n'occupent d'ailleurs qu'un espace médiocre ; à l'ouest, la plage de Pevensey est plate et partout vulnérable (1) ; au delà de Fairlight, vers l'orient, le rivage s'abaisse également jusqu'au promontoire verdoyant de Winchelsea. Le château de Hastings occupait la position la plus forte de la contrée ; les ruines couronnent la cime de «l'écueil occidental» (Westcliff); la ville est à leurs pieds ; par delà l'ensemble pittoresque de cabanes que les pêcheurs et les constructeurs de bateaux ont dressées sur les sables, un autre promontoire ferme l'horizon. Ces rochers d'un brun noirâtre, veiné de gris, pendent sur la mer en lambeaux énormes ; toutes leurs anfractuosités sont bordées de crêtes brisées en mille façons ; leurs bases sont encombrées par un chaos de blocs où l'on puise incessamment des matériaux pour bâtir ; des récifs verdis par la mousse projettent leurs dents aiguës à travers le gravier de la plage ; pour les peintres de marine, ce canton est aussi classique que le sont pour les paysagistes le bois de la Haye et les vieilles futaies de Fontainebleau. La matière des rochers de Hastings est un grès friable (2) ; les falaises d'Aux et du Tréport, sur le bord opposé de

(1) Je doute que l'addition des «tours à la Martello» aux anciens moyens de défense rende beaucoup de services, sous le rapport de la sécurité, à cette plage que ces constructions chétives défigurent absolument.

(2) Sandstone.

la Manche, bien que leur composition géologique soit différente, ont à peu près le même aspect.

Le château, qui, durant le moyen âge, était, après celui de Douvres, la forteresse principale des *Cinque Ports*, n'a laissé que des ruines peu considérables, où l'on ne retrouve même rien du style de l'architecture normande. Les tours crénelées et les courtines dont quelques portions subsistent aujourd'hui sont de l'époque de la guerre des deux Roses, et le dernier siége qu'elles aient souffert est celui que mirent devant elles, après la bataille de Naseby, les troupes du Long Parlement. De cet observatoire élevé et dégagé la vue embrasse toute la côte de Sussex, depuis le cap altier de Beachy-Head jusqu'à la pointe effilée de Dungeness, entre Rye et Romney, précisément en face d'Ambleteuse, où commença l'exil définitif des Stuarts. Vers l'intérieur des terres, le regard est arrêté, à peu de distance du rivage, par les Downs revêtus d'herbe pâle, entrecoupés de petits vallons boisés, et chargés d'habitations nombreuses, qui semblent aspirer l'air de la mer.

La ville vieille de Hastings renferme trois églises, toutes trois d'une architecture lourde et massive des XIVe et XVe siècles; leurs tours carrées et crénelées, que l'âge a noircies, dominent des rues étroites, mais gaies, formées par des habitations où l'on entrevoit toutes les recherches de la simplicité élégante : *simplices munditiis*. L'action continuelle du vent de mer prive la plage de la parure des arbres à haute tige; mais partout où les rochers entr'ouverts offrent

quelque abri, on a planté des sureaux, des houx, des lauriers, des touffes d'aucuba et de mahonia, des cistes et d'autres arbustes originaires de chaudes contrées; l'exposition au midi et la tiédeur des hivers du Sussex leur conviennent. Plus haut, vers le sommet du ravin, à l'entrée du plateau qui mène au champ de bataille, on a multiplié les plantations de noyers, de hêtres et de chênes; ces arbres se montrent d'abord rabaissés dans leur stature et courbés dans la direction du vent d'ouest qui balaye habituellement la plage. Celle-ci manque, nous l'avons vu, du grand attrait d'une puissante végétation; mais le voyageur trouve une compensation dans la magnificence des vues de mer; l'œil plane en toute liberté sur l'ample *canal* (1); des centaines de voiles blanches en parsèment à toute heure les ondulations azurées ou glauques, depuis la ligne étincelante de l'horizon jusqu'à la frange d'écume du rivage; les bateaux à vapeur, promenant dans toutes les directions leur pavillon de fumée, laissent après eux des sillons d'un vert sombre, glacé d'argent, et contrastent avec la coupe légère, la voilure ample et brillante des yachts qui, rapides comme la pensée, effleurent la crête des vagues, glissant vers le rendez-vous avec la docilité et l'adresse de coursiers bien dressés.

Le lieu le plus intéressant de cette plage est à mon gré la chapelle que les pêcheurs viennent de

(1) *The Channel*, c'est, en anglais, la désignation du bras de mer que nous appelons « la Manche. »

construire entre les récifs ; c'est là qu'avant d'entreprendre une excursion lointaine, ils prient pour la dernière fois avec leurs familles ; cette humble construction rappelle, avec des traits plus doux et en réveillant des idées plus consolantes, la « Tour des Sanglots » du port d'Amsterdam. Le courage calme et le dévouement stoïque des hommes de mer ont fait jusqu'à présent la vivante et inexpugnable défense de leur île. Ils ne prennent aucune part à l'action compliquée des pouvoirs dont la balance maintient la constitution ; mais au premier appel de la patrie ou de l'humanité, ils courent :

> A des morts, il est vrai, glorieuses et belles,
> Mais sûres, cependant, et quelquefois cruelles.

Il y a dans l'église du petit village de Broadwater, non loin des frivoles magnificences de Brighton, un monument qui parle au cœur et entre dans la mémoire mieux que bien des bronzes de Westminster et des marbres de Saint-Paul. C'est une tablette qui consacre les noms de treize matelots, lesquels, il y a peu d'années, se mirent en mer pour sauver l'équipage du *Lalla Rookh*, navire de la Compagnie des Indes orientales, en perdition devant Worthing. Après des efforts inouïs, ces marins joignirent les naufragés, mais ce fut pour partager leur sort. Tous périrent; douze d'entre eux étaient mariés, et laissaient ensemble trente et un enfants en bas âge ; le treizième soutenait ses vieux parents. «Le Seigneur», dit l'inscription, « a remué le cœur de ses fidèles d'une

» manière si efficace qu'une souscription, ouverte au
» profit de ces familles, les a mises à l'abri du be-
» soin. » L'action constante d'une religion si éclairée et si mâle sur des caractères simples, patriotiques et droits, est le véritable Palladium de la nation britannique.

La plage de Pevensey vit un spectacle bien différent quand, après avoir été retenue par les vents contraires, pendant un mois au mouillage de la Dive, et ensuite pendant plusieurs semaines au havre de Saint-Valery sur Somme, la flotte normande, chargée de soixante mille combattants, vint atterrir à cette côte sans défense. C'était le 28 septembre 1066.

Cette invasion était depuis longtemps prévue et positivement annoncée. Harold qui, de tous les sentiments de la royauté, ne s'était complétement identifié qu'un seul, et qui se considérait comme voué, jusqu'à la mort, à la *garde du pays* (1), Harold avait passé tout l'été en armes près des lieux de débarquement menacés par son adversaire; mais le retard de l'expédition commençait à faire croire qu'elle serait remise au printemps suivant; et des dangers plus pressants encore appelaient vers le nord le chef de la nation saxonne. Effectivement, le roi norwégien Harold était entré dans l'Humber, avec une armée nombreuse; et le rebelle Tosti s'efforçait de soulever en sa faveur la Northumbrie, dont il avait eu quelque temps le gouvernement. A ces ennemis,

(1) « Par foy, dit Hérault, je ne détruiray pas le pays que j'ai à garder. » Chroniques de Normandie, ap. Thierry, t. I, p. 261.

étrangers et domestiques, Harold ne pouvait opposer avec une sécurité parfaite que les milices du sud, qui formaient sa maison militaire, et qui chérissaient en lui la mémoire de Godwin. Il crut pouvoir courir vers York, y livrer bataille, faire lever le siége de cette capitale, et revenir vers le sud à marches forcées, à temps pour prévenir le débarquement de Guillaume; dans ce calcul d'une imprudence héroïque, Harold ne se trompa que de peu de jours. Il atteignit York le 24 septembre, et dès le lendemain, suivant sa promesse, il avait « donné sept pieds de terre anglaise» au géant norwégien; Tosti gisait à côté de son allié; les Scandinaves remontaient sur leurs navires, et la guerre du nord se trouvait finie. Mais Guillaume et avec lui « le peuple de Normandie» (1) allaient prendre de la terre d'Angleterre une possession qu'aucun effort ne put leur arracher. L'escadre saxonne qui, trop faible pour disputer le passage, devait du moins éclairer Harold sur tous les mouvements de l'ennemi, après une longue et infructueuse croisière, venait, faute de vivres, de rentrer dans ses ports. Guillaume mit, sans opposition, à terre toutes ses troupes, ses machines de guerre, ses approvisionnements. Il prit sa route vers Hastings, établit son camp sous le château, et fit dévaster toute la contrée voisine; les détachements de sa cavalerie battaient au loin la campagne, ôtant aux assiégés tout espoir de secours prochain; ceux-

(1) *The Folc of Normandie*, écrit l'auteur de la plus ancienne des chroniques métriques sur cet événement.

ci capitulèrent bientôt ; et cette clef de l'Angleterre fut remise par Guillaume à la garde d'Onfroy du Tilleul.

« Harold était à York, blessé, et se reposant de ses fatigues, quand il apprit le débarquement des Normands sur la côte de Sussex. Il se mit en marche aussitôt vers le sud avec son armée victorieuse, publiant sur son passage l'ordre à tous les chefs des provinces de faire armer leurs combattants et de les conduire à Londres...... Harold, trop impatient, n'attendit pas les quatre jours dont il aurait eu besoin pour se voir entouré de cent mille hommes..... et se mit en marche vers Hastings avec des forces quatre fois moindres que celles du duc de Normandie....... Prévenu dans son dessein d'assaillir l'ennemi à l'improviste, le Saxon fit halte à la distance de sept milles du camp des Normands ; et là, changeant tout à coup de tactique, se retrancha, pour les attendre, derrière des fossés et des palissades (1). » Guillaume se porta sur-le-champ au-devant de son antagoniste. Nous allons le suivre dans cette courte marche, et jeter un coup d'œil sur le théâtre où l'action décisive allait se livrer.

La distance entre le château de Hastings et le champ de bataille auquel cette ville a donné son nom peut se franchir en moins de deux heures. On tra-

(1) Histoire de la Conquête de l'Angleterre par les Normands, t. I, pp. 259 et 260. Nous ferons d'autres emprunts à cet ouvrage classique, auquel nous aimons à beaucoup devoir, et hautement reconnaître nos obligations.

verse une succession de collines à pentes douces, séparées par d'étroits vallons. C'était, au XIe siècle, une portion de la grande forêt d'Andredes Ceaster. Il reste encore aujourd'hui, dans le voisinage immédiat de l'abbaye, dix-sept cents acres de hautes futaies et de taillis ; et si l'on en croyait les traditions locales, le site de la bataille aurait, avant cet événement, porté le nom de Saint-William *in the Woods;* la dernière désignation est juste ; l'autre n'a point de vraisemblance, car le nom de William, bien que d'origine purement germanique, n'avait été introduit dans la Bretagne ni par les Saxons ni par les Danois, et n'y devint d'un usage familier que depuis la conquête du pays par les Normands. Les documents contemporains de cette catastrophe désignent le lieu de la bataille sous le nom de *Campus Senlac.* C'était un défrichement d'une étendue considérable, au milieu des bois qui fournirent aux Saxons les matériaux de leurs abatis et de leurs palissades. « Les lignes des Saxons occupaient une longue chaîne de collines fortifiées par un rempart de pieux et de claies (1). » Les sommets de cette rangée, parallèle au rivage, ont la vue de la mer. En face et au midi surgissent d'autres côteaux qui dominent un espace encore plus considérable de pays ; l'armée des Normands s'en saisit le 12 octobre, et y demeura campée pendant les négociations poursuivies sans succès, durant toute une journée, entre les deux

(1) Histoire de la Conquête, *ubi sup.*, p. 263.

adversaires. Au sein du vallon, alors couvert de bruyères, qui sépare les deux chaînes des collines, se trouve une éminence à tête arrondie, semblable à ces monticules artificiels (1) sur lesquels les chefs des légions romaines faisaient asseoir leurs tentes; ce fut là que Harold planta sa bannière, à une portée de trait de l'ennemi.

Les deux antagonistes ne s'étaient pas rencontrés depuis le jour néfaste où, dans le château de Bayeux, Harold, la main tendue sur le coffre qui renfermait, à son insu, un « amas énorme de reliques », avait juré d'exécuter, selon son pouvoir, ses conventions avec le duc, conventions dont l'accomplissement aurait livré à Guillaume, sans coup férir, tout l'héritage d'Edward. Le souvenir de cette scène où l'astuce sacrilége du Normand, la simplicité irréfléchie du Saxon, les opinions ardentes autant qu'aveugles de l'époque, se peignent en traits grossiers mais expressifs, n'avait pas cessé de tourmenter la conscience de Harold, et frappait son imagination sans ébranler son courage. Ses propres soldats, et jusqu'à ses frères, en tiraient un mauvais augure, et ces derniers supplièrent vainement le roi de leur laisser soutenir le choc, tandis que lui-même irait vers Londres pour réunir les renforts qu'il attendait. Ce fut sous de tels auspices que se leva la journée du 14 octobre, la dernière du peuple anglo-saxon. « Le duc montait un cheval d'Espagne qu'un Normand

(1) Prætorium.

lui avait amené au retour d'un pèlerinage à Saint-Jacques en Galice. Il tenait suspendues à son col les plus révérées d'entre les reliques sur lesquelles Harold avait juré.... « *Pensez à bien combattre*, dit-il à ses compagnons, *et mettez tout à mort;* car si nous les vainquons, nous serons tous riches (1). » Terribles et simples paroles, qui depuis ont retenti, par la bouche de capitaines anglais, sur bien des champs de bataille, en Europe et en Asie.

Mais je doute qu'à Crécy même ou bien à la journée d'Azincourt, les Anglo-Normands aient déployé plus de courage et mérité plus de louanges que les Anglo-Saxons ne firent au combat de Hastings. On était au dix-neuvième jour après la victoire d'York; Harold n'avait autour de lui que ce que, dans le langage moderne de la guerre, on appelle des têtes de colonne; c'étaient des gens de cœur et résolus à ne point survivre à la cause de leur pays. Assaillis par des forces quatre fois supérieures, ils se firent tuer presque jusqu'au dernier; les Normands, deux fois repoussés à l'attaque des retranchements, laissèrent six mille morts sur ce champ de carnage. On a des relations diverses de la journée de Hastings, œuvres, les unes de clercs normands, angevins et poitevins, les autres d'hommes d'armes qui avaient pris eux-mêmes part au combat. Ces dernières, modifiées dans l'âge suivant, quant au langage, mais non quant aux faits et au mouvement général de la

(1) Thierry, *ubi sup.*, pp. 264, 265.

composition, nous sont parvenues dans les chroniques rimées de Geoffroy Gaimar, de Benoît de Sainte-Maure, et Wace. L'un et l'autre parlent avec admiration de la valeur désespérée des Saxons et de leurs chefs. La victoire fut longtemps douteuse, disent-ils :

En cette ovraigne amère et fière
Orent Engleis en teu manière
Avantage.....
Engleis corent à Normanz sore ;
Fièrent, dérompent les à faiz;
Ici sorst dolor e esmais....
. . . .
Maiz li Dux aveit veirement
Plusors barons e meillor gent.
. . . .
Héraut vit Willame venir
. . . .
Son frère Guert à sei a trait :
Miz se sunt juste l'estandart.
. . . .
Héraut à l'estandart esteit,
A son poer se desfendeit,
Maiz mult esteit de l'oil grevez,
Por ço k'il li esteit crevez.
. . . .
Guert vit Engleiz amenuisier,
Vit k'il n'i out nul recovier,
Vit son lignage déchaeir ;
De sei garir n'out nul espeir.
. . . .
A tant puinst li dus, si l'ateint,
Par grant'air avant l'empeint.
. . . .

L'estandart unt à terre mis,
E li reis Heraut unt occis
E li meillor de ses amis.

. . . .

Au nombre de ces héros,

Devota morti pectora liberæ,

en tête de ces martyrs de la liberté nationale, étaient les deux jeunes frères de Harold : Gurth (le Guert des Chroniques métriques) et Léofwin (1). Le cadavre de Harold, dépouillé par les Normands, qui les premiers avaient forcé l'enceinte des palissades, demeura confondu dans la foule des morts, jusqu'à ce que vaincu par les prières (et la chronique ajoute par les dons) des religieux de Waltham (2), fondation toute récente du malheureux roi, Guillaume permit de rechercher son corps et de le rendre à sa mère (3). Deux moines, Osgod et Ailrik, députés par l'abbé, allèrent à l'amas des corps dépouillés, les examinèrent avec soin l'un après l'autre sans distinguer celui qu'ils cherchaient, tant ses blessures l'avaient défiguré (4). « Enfin, ils appelèrent une femme que le roi avait aimée avant de parvenir au gouvernement; elle se nommait Edith, et on la sur-

(1) Edmund et Godwin, les deux fils du roi, n'étaient point à la journée de Hastings; suivant toute apparence, ils se trouvaient alors dans l'ouest, occupés à presser l'arrivée des renforts. Ils se réfugièrent en Irlande. De toute la maison de Godwin, il ne restait que le plus jeune de ses fils, Ulfnoth, retenu comme otage en Normandie.

(2) Dans le comté d'Essex, sous l'invocation de la Sainte-Croix.

(3) Ghitha, veuve de Godwin; elle se retira ensuite dans la ville d'Exeter.

(4) Thierry, *ubi sup.*, p. 269.

nommait *Swanneshales*, « ce qui veut dire Col de cygne, » dit ingénument le religieux contemporain; celle-ci découvrit et fit reconnaître aux moines les restes mutilés de Harold.

Il existe, dans le nord de l'Angleterre, sur la sépulture de ce malheureux prince, une légende singulière, sans valeur historique (puisque l'on sait que les restes de Harold furent inhumés dans l'église de Waltham), mais qui sert à rendre sensible l'impression profonde et lugubre produite à l'extrémité opposée du pays, par la catastrophe de Hastings. On montre dans une des nefs latérales de l'église jadis abbatiale, maintenant cathédrale de Chester, un sarcophage de pierre orné de curieux émaux, et dont le style indique la fin du XIIIe siècle. On dit sur les lieux que Harold, échappé sous un déguisement au massacre de la grande journée, vint achever sa vie, en pénitent muet et sans nom, sous les cloîtres de Chester; mais que son rang, révélé après sa mort, lui valut cette sépulture distinguée (1), sur laquelle pourtant on n'aurait osé graver aucune épitaphe. De semblables fictions ont eu cours dans la péninsule hispanique, au sujet du dernier asile de Roderic, « avec qui se perdit l'Espagne. » L'une et l'autre légende offre cette gran-

(1) Une autre conjecture qui n'est pas davantage conciliable avec la réalité, assigne cette sépulture aux restes de l'empereur Henry IV, mort sous le fardeau de l'excommunication; mais c'est à Spire, dans la chapelle de sainte Afra, que les ossements du malheureux monarque ont enfin trouvé un lieu de repos.

deur triste dont les souvenirs du moyen âge s'accommodent si bien. La victoire de Hastings avait, d'un seul coup, transformé le vassal du roi de France en un roi indépendant, le plus absolu peut-être, et certainement le plus opulent qu'il y eût alors dans tout l'occident de l'Europe. La reconnaissance de Guillaume s'exprima d'une manière proportionnée aux ressources presque illimitées qu'il venait d'acquérir, et conforme à l'esprit de son époque. Il fit vœu de bâtir sur le champ même du combat un monastère en l'honneur de saint Martin, le patron des guerriers de la Gaule chrétienne. Mais la conquête n'était que commencée, et cinq longues années devaient s'écouler avant que la nation anglaise eût courbé la tête sous le joug. Guillaume, distrait par d'autres soucis, ne put, avant la vingt et unième année de son règne, dresser l'acte de fondation du monastère de la bataille. L'original de cette charte subsiste au Trésor des archives : elle est datée de l'an du Seigneur 1087.

« Moi, Guillaume, par la grâce de Dieu, roi des Anglais, fais savoir à.... tous mes fidèles, *français* (1) et anglais, qu'étant arrivé en Angleterre, dans le district de Hastings, et conduisant mon armée contre mes ennemis, ceux-là qui s'efforçaient injustement de m'ôter le royaume d'Angleterre ; à l'instant du combat, déjà tout armé, en présence de

(1) Francis et Anglis. Les Normands, compagnons de Guillaume, se considéraient purement comme Français, et leurs nouveaux sujets ne les appelaient jamais autrement : *Francigenæ*, *Franci*.

mes barons et de mes hommes d'armes, avec l'assentiment de tous, pour fortifier leurs cœurs, j'ai fait vœu de construire une église en l'honneur de Dieu, pour le salut commun, si, par la grâce de Dieu, nous pouvions remporter la victoire. Et l'ayant obtenue, accomplissant maintenant mon vœu, en l'honneur de la sainte Trinité et du bienheureux Martin, confesseur du Christ, j'ai fait construire une église pour le salut de mon âme, et de l'âme de *mon prédécesseur* le Roi Edward, et de mon épouse la Reine Mathilde, et de mes successeurs dans le royaume, et pour le salut de tous ceux par le labeur et l'aide desquels j'ai obtenu le royaume, et de ceux-là, surtout, qui sont tombés dans cette bataille. Et comme l'église a été construite sur le lieu même où Dieu m'a donné la victoire dans la bataille, en mémoire de cette victoire, j'ai voulu que ce lieu fût appelé *Bataille* (1)..... J'accorde à cette église..... exemption entière du pouvoir des évêques et de tout ordinaire, avec tous les priviléges dont jouit l'église du Christ de Cantorbury (2). »

Suit l'indication des terres et des autres revenus concédés par le fondateur à sa création favorite. C'est d'abord, et avec exemption de toute redevance, « une lieue de terre tout à l'entour (3) ; ensuite la châtellenie de Wis, en pleine possession, telle que Roi,

(1) *Bellum* appellari volui.

(2) C'est le monastère alors attaché à l'église primatiale de Cantorbéry.

(3) Lengam circumquaque adjacentem.

je puis la donner; » puis les droits à percevoir sur la plage adjacente, sans en excepter celui de bris et naufrage (1), cinq autres manoirs, leurs garennes, et les revenus de trois églises, dont une dans Exeter, avec leurs dîmes et tous leurs droits. Enfin, comme à cette époque l'extravagance dans la dotation des maisons religieuses était la mesure de la piété, Guillaume exhorta ses fidèles à faire part de leurs biens à l'abbaye nouvellement fondée. La charte porte les croix, tracées avec beaucoup de diversité, de Guillaume lui-même, du primat d'Angleterre, Lanfranc, de Thomas archevêque d'York (2), des évêques de Londres, Winchester, Exeter et Rochester, du comte de Chester, de Roger Montgomery, comte d'Arundel, de Guillaume comte de la War, de Guillaume Fitz Osberne, de Guillaume de Bray et de Bernard de Neufmarché.

Des moines de Marmoustier lez Tours, l'une des plus célèbres abbayes de la Gaule, vinrent, sous la conduite d'un prieur appelé Blanchard, prendre possession du sol encore tellement imprégné de carnage que, suivant une croyance populaire, d'une effrayante naïveté, « après chaque pluie, cette terre transpirait un sang véritable et comme récent (3). » Gausbert, d'origine française comme son prédécesseur et tous ses moines, gouvernait l'abbaye quand

(1) Cum omni *Werec.*

(2) L'un des chapelains du roi, irrégulier comme fils de prêtre, mais substitué par Guillaume au saxon Eldred, celui-là même qui lui avait donné l'onction royale.

(3) Guillaume de Neubrige, ap. Thierry, tome I, p. 270.

la dédicace de l'église, vainement pressée par le conquérant, eut lieu enfin, l'an 1094, en présence de Guillaume le Roux. Les travaux avaient duré vingt-quatre années entières; la portion principale des pierres employées dans ces amples édifices venait des carrières de Caen. Guillaume le Roux accrut beaucoup la richesse de l'abbaye en lui cédant une partie des terres dont il venait de dépouiller les Gallois dans la principauté de Powis et le comté nouvellement créé de Pembroke. Une foule de chevaliers, suivant l'impulsion de leur temps et l'exemple de leurs maîtres, renoncèrent en faveur de ces religieux à quelque portion du profit que leur avait apporté la conquête. Toutefois, les intentions splendides du fils de Robert ne furent remplies qu'imparfaitement. Au lieu de cent soixante moines qu'il déclarait vouloir réunir sous les cloîtres de la Bataille, il n'y en eut jamais plus de soixante, et vers le commencement du XVI[e] siècle, ce nombre-là même se trouvait réduit à moitié. L'abbaye de la Bataille n'en demeura pas moins l'*ex-voto* monumental de la conquête, l'emblème fastueux de la domination acquise par les Normands français sur les Saxons, dans l'Église non moins que dans l'État. On y déposa solennellement le *rôle* des Bannerets qui avaient assisté Guillaume au combat décisif de Hastings, catalogue dont l'original a péri, mais dont les copies fort anciennes sont au nombre des documents les plus authentiques, et malgré leur sécheresse, les plus instructifs de la conquête.

L'abbé de Saint-Martin de la Bataille était crossé et mitré ; de même que les prélats des autres grands monastères de l'ordre bénédictin, il avait séance aux conciles nationaux et aux synodes de la province de Canterbury. Les successeurs de Gausbert furent magnifiques en constructions, prodigues dans leur hospitalité princière, et toujours en lutte avec les primats, les évêques de Rochester et surtout ceux de Chichester, parce qu'ils prétendaient étendre à leurs domaines, situés en tous lieux, l'exemption de juridiction de l'ordinaire, laquelle n'était point douteuse pour l'abbaye elle-même et sa banlieue. Le sceau de l'abbaye était sur cire rouge, le contre-scel sur cire blanche. Le premier portait le dessin de l'église enclose dans une enceinte fortifiée ; pour légende : *Sigillum conventus Sancti Martini de Bello*. Au contre-scel, l'effigie de l'abbé en vêtements pontificaux, mitre en tête, crosse en main ; à sa droite, l'écusson d'Angleterre ; à sa gauche, le blason de l'abbaye, savoir : « de gueule, à la croix d'or, cantonnée, aux premier et quatrième quartiers, d'une couronne royale ; d'or aux deuxième et troisième, d'une épée posée en pal, la poignée d'or et la lame d'argent. » Pour légende : *Sigillum N. Dei gratia Abbatis de Bello*. Timbre : la lettre X traversée d'un trait, monogramme abrégé de ΧΡΙΣΤΟΣ.

L'éclat de cette fondation et l'opulence de ses abbés n'éprouvèrent aucune diminution pendant la succession des révolutions et des guerres civiles qui marquent, dans l'histoire d'Angleterre, les quatre

siècles intermédiaires entre l'avénement de Guillaume le Roux et l'usurpation de Henry VII ; mais sous le successeur de l'habile et avide Tudor, l'orage qui s'amassait sur l'Église d'Angleterre depuis les prédications de Wycliffe, et qui grondait sur le continent depuis les audacieux débuts du moine de Wittemberg (1), l'orage éclata soudainement avec une violence irrésistible. En 1537, Henry VIII signa l'acte de suppression de « la maison religieuse dite » de Saint-Martin de la Bataille, devenue désor» mais inutile au service de Dieu, et contraire au » bien de l'État. » John Hammond, dernier abbé, résigna sa charge sans contestation, sans plainte ostensible ; l'église, les domaines, et le peu qu'en se dispersant (plusieurs d'entre eux s'étaient enfuis en Flandre et en Normandie) les moines avaient laissé dans le trésor du couvent, furent remis, en 1538, aux commissaires de la couronne. Hammond acheva ses jours dans l'obscurité d'un bénéfice médiocre ; et sir Anthony Browne, l'un des hommes sans scrupule que Henry VIII avait employés avec succès dans ces transactions violentes, eut en récompense de tels services l'abbaye avec les terres qui en dépendaient immédiatement.

Ce nouveau maître ne se conduisit guère mieux dans le domaine qui lui était abandonné que d'autres favoris de la fortune n'ont fait de nos jours dans

(1) *Tragœdia ista Lutherana*, écrivait en gémissant Erasme, prédécesseur, sans le vouloir et sans le savoir, de cette réforme, dont les conséquences empoisonnèrent ses derniers jours.

les dotations que l'épée taillait à leur profit au milieu des riches possessions du clergé en Allemagne, en Pologne et en Italie. Sir Anthony Browne fit abattre l'église, la moitié des cloîtres, et la magnifique salle des Banquets (1) où, plus d'une fois, monarques, primats, hauts barons, avaient reçu l'hospitalité généreuse des prélats de l'abbaye. Le réfectoire et les constructions adjacentes furent abandonnés à une ruine progressive, tandis que le seigneur du manoir, peu satisfait pour sa résidence du pavillon abbatial, commençait un nouvel édifice, dans le style que l'Angleterre imite avec prédilection, en lui donnant le nom d'*Elizabeth* (2), et qui, chez nous, porte celui des *Valois* ou de la *Renaissance* italienne. Dans ces changements brusques et au milieu de ces profanations, l'original du *Rôle de Battle Abbey* périt, et l'on perdit également l'épée que Guillaume, dans un accès de reconnaissance sacrilége, détachant de son côté, toute trempée du sang des Saxons morts pour la défense de leur pays, avait consacrée sur l'autel de l'Agneau de paix :

Ἄλλα ταυτα τῶν ὑπέρ ἡμᾶς· ἄλλῳ μελήσει.

III.

Essayons maintenant de caractériser, dans une revue rapide, l'aspect actuel de l'abbaye et du reste du champ de bataille; le village de Battle, qui cou-

(1) Banqueting House.
(2) Elizabethan Style.

vre une partie de son emplacement, doit nous arrêter d'abord quelques instants. Fondé à l'ombre du monastère, et soumis à la jurisdiction seigneuriale des abbés, ce village n'eut jamais d'autre nom que celui du combat même qui avait attaché à ce site une redoutable célébrité; on l'appela dans l'anglo-français de la première époque (1) *Battail*, puis *Battel*, et enfin *Battle*, forme usitée de nos jours. Il renferme actuellement plusieurs habitations élégantes qui, de loin et modestement, font cortége au manoir. L'église paroissiale, fondée en 1107, par l'abbé Ralph, et reconstruite en grande partie dans le cours du XIVe siècle, est un objet de véritable intérêt. La tour campanaire, de forme carrée, et les bas côtés sont couronnés de créneaux ; le chœur appartient à la structure primitive, romane ou byzantine (le style saxon, ou *early norman* de la nomenclature anglaise), tandis que la nef et le transsept sont du style ogival, *rayonnant* ou *perpendiculaire*, selon la variété des expressions synonymes usitées dans la Grande-Bretagne et sur le continent. Elle renferme plusieurs plaques tumulaires en bronze gravé : celle qui couvre la sépulture de sir John Lowe, chevalier trépassé l'an 1245, est d'une singulière beauté. Les fonts baptismaux présentent un échantillon curieux de la sculpture d'une époque encore plus ancienne. Les vitraux peints, brisés par l'orage puritain de 1644, n'ont laissé que peu de vestiges ; mais le mau-

(1) *Anglo-French*, expression consacrée par les grammairiens anglais de l'époque présente.

solée de sir Anthony Browne est, heureusement, demeuré intact. Ce personnage avait été chargé par Henry VIII d'épouser par procuration Anne de Clèves; et c'est merveille que l'exécution d'une commission semblable ne lui ait pas valu la mort ou l'exil; mais sa bonne fortune et la souplesse de son caractère le soutinrent, jusqu'à son âge le plus avancé, dans la plus haute faveur. Il avait été maître de la maison du roi, membre de ses conseils; il mourut, en 1584, chevalier de la jarretière, et ce qui était à ses yeux un honneur plus insigne encore, après avoir reçu à Battle, sous son propre toit, la reine Élizabeth; la «Vierge de l'Occident» s'y arrêta quelques heures, dans le cours d'un de ces voyages en pompe (1) qu'elle faisait durant la belle saison dans les «comtés domestiques (2)», portée en litière découverte sur les épaules des gentilshommes de sa chambre, l'épée de l'État marchant devant elle dans la main du comte maréchal, et le lord chancelier suivant avec les sceaux du royaume dans la cassette de son office. Sir Anthony Browne repose entre ses deux femmes, dont la première, Alis, fille de sir John Gage, attendit son mari pendant quarante-quatre ans au rendez-vous de l'éternité. L'effigie du vieux chevalier, revêtue de sa panoplie dorée, est couchée sur l'urne funèbre. Cette tombe, en albâtre finement ciselé et relevé par des traits de couleur,

(1) *Progresses.*

(2) *Home Counties.* On nomme ainsi ceux de Hertford, Middlesex, Essex, Surrey, Kent et Sussex.

est au nombre des productions les plus élégantes de l'école anglaise, dans un siècle qui fut *d'or* pour les arts, aussi bien au delà de la Manche que des deux côtés des Alpes.

L'église est au fond du vallon ; une montée douce conduit à l'abbaye dont l'enceinte, encore fortifiée, enveloppe tout le monticule au sommet duquel Harold planta son étendard et attendit la mort. Cette enceinte, dont les travaux de défense datent vraisemblablement de l'époque des guerres des deux Roses, demeure intacte en très-grande partie : ses murailles grises, chargées de créneaux, sont enveloppées de grandes draperies de lierre au-dessus desquelles des touffes de rosiers sauvages et de lauriers dressent leurs têtes élégantes ; les ravins si pittoresques de la côte de Naples et de la chaude Ligurie ne sont pas vêtus avec plus de magnificence. Le portail flanqué de tours, ou, pour emprunter l'expression consacrée dans la nomenclature architectonique de l'Angleterre, *the Gateway*, est regardé par les gens du métier comme l'ouvrage de ce genre le plus parfait qui subsiste en Angleterre. Je ne pourrais mettre en compétition avec lui que le portail du château de Carisbrooke, et peut-être encore celui de l'abbaye de Saint-Augustin à Canterbury. Au reste, ce morceau magnifique d'architecture chevaleresque, avec ses tours circulaires, ses pinacles finement découpés et ses meurtrières en croix, n'a rien qui indique d'une manière même éloignée la destination monastique de la demeure dont il surveillait l'entrée et

abritait la garnison. C'est une œuvre de la première moitié du XIVe siècle, et Froissard la vit dans sa fraîcheur; elle fut érigée par l'abbé Retlynge, durant le règne d'Édouard III, qui, peu s'en faut, traita la France comme Guillaume avait traité l'Angleterre.

Le portail franchi, on pénètre dans un enclos très-vaste, de forme irrégulière, et où la démolition de l'ancienne église et de tant d'autres bâtiments considérables, tombés sous le marteau des agents de Henry VIII, a laissé de grands vides. Le pavillon, isolé, construit par sir Anthony Browne, présente ce style simple et correct dont on admire un si bel échantillon au château de Heidelberg, dans ce que le peuple appelle encore l'*aile anglaise* (1); la façade est percée de hautes et larges croisées; les pilastres sont d'un goût sobrement exquis. L'ancienne loge (2) abbatiale s'appuie sur un des côtés des cloîtres, en ogive, dont le reste a disparu; c'est une production élégante plus que grandiose, du style flamboyant (3), qui prévalut sous les derniers Plantagenets et le premier Tudor, ingénieux et riche commencement de la décadence, dernier effort d'un art épuisé par tant de chefs-d'œuvre, et qui ne pouvait désormais innover qu'aux dépens du goût. Solitaires, aujourd'hui, et comme en deuil de la ruine

(1) *Die Englische Bau*, œuvre de l'Électeur Frédéric V, après son mariage avec Élizabeth Stuart.

(2) *Lodge*. Les Anglais se servaient rarement dans leur nomenclature d'expressions pompeuses.

(3) Les Anglais désignent ce genre de décoration par le nom de *Tracery*.

qui s'est faite autour d'elles, surgissent à droite deux tours sveltes, rondes, découronnées à leurs sommets, voilées en grande partie par un réseau de lierre et de plantes pariétaires ; ce sont les « tourelles de l'ouest (1) » qui jadis flanquaient le portail de la salle des banquets, complétement démolie. Les murs du réfectoire, percés de grandes baies en ogive, et qui n'ont plus de toit à porter, projettent leur masse ruineuse, entre des groupes de grands arbres, jusque vers le fond du tableau.

La Salle (*the Hall*) du manoir actuel (2) occupe la plus grande partie du rez-de-chaussée de l'ancien quartier abbatial, construit en pierres de Caën, avec autant de solidité que d'élégance. L'arrangement de cet appartement est assez moderne ; mais on a choisi pour l'ameublement le style d'Elizabeth ; une voûte en bois, d'une ordonnance grandiose, est ornée de drapeaux disposés en faisceaux, de ramures de cerfs et de défenses de sangliers ; le long des parois sont rangés des tableaux et suspendues des panoplies entremêlées d'arbalètes et de piques de rempart ; un canon de fer battu, de forme quadrilatère, dont une tradition ambitieuse veut qu'il ait vu le champ de Crécy (3), repose sur les dalles. Parmi les portraits en pied, ceux de Charles II, de Guillaume III, et d'Anne Stuart ne sont pas sans mé-

(1) Western Turrets.

(2) Le possesseur actuel de Battle Abbey, sir Augustus Webster, Bart., ouvre hospitalièrement sa demeure dont il conserve les antiquités avec un soin religieux.

(3) Les Anglais s'obstinent à écrire *Cressy*, aussi bien qu'*Agincourt:* barbarismes immortalisés par Shakspeare.

rite. Au-dessous de l'unique et belle fenêtre en ogive et du style rayonnant, on a placé un grand tableau qui représente la scène finale de la bataille de Hastings; quoique sous le point de vue de l'art, cette œuvre n'ait aucune valeur, le lieu où elle se montre lui donne sur l'imagination une puissance extraordinaire. Un *fac-simile* d'une copie faite, au XIV[e] siècle, du *Rôle de l'Abbaye de la Bataille* (1), suspendu à l'un des murs, produit une émotion moins vive mais plus légitime. Ce curieux document remonte par sa rédaction primitive à la date même de la dédicace de l'église. On y transcrivit, dans l'ordre alphabétique, sans épithètes, sans titres, sans autre désignation quelconque, les noms des hommes d'armes compagnons de Guillaume, lesquels avaient exercé un commandement ou donné des marques signalées de bravoure à la journée de Hastings. L'orthographe de plusieurs de ces appellations, toutes, sans exception, françaises, porte déjà la marque de l'influence saxonne qui devait en modifier de bonne heure, et si profondément, la prononciation. L'exactitude de cette liste est, pour ainsi dire, contrôlée par le récit de Robert Wace, lequel, dans son « Roman de Rou et des ducs de Normandie, » cette Iliade de la conquête, fait honorable mention de la plupart des champions dont le *Rôle* se borne à enregistrer les noms, en commençant par *Aumerle* (2), et en finissant par *Wywell;* leur nombre total est de quatre

(1) *Roll of Battle Abbey*.

(2) Devenu plus tard *Albemarle*.

cent trois. Il s'y trouve des noms grands dès une époque alors ancienne, d'autres qui, sortis tout à coup d'une profonde obscurité, jetèrent plus tard un éclat durable, d'autres encore qui retombèrent aussitôt après dans l'oubli. Il y en a de Normands et de Bretons, d'Angevins et de Picards, de Flamands et de Hennuyers, de Bourguignons même, de Champenois, de Poitevins et de Gascons. Ils se présentent dans la confusion et avec les rapprochements étranges qu'engendre toute révolution ; et la conquête, avec « ses champions de races nouvelles et ses gains énormes autant que soudains (1), » était bien une révolution de l'espèce la plus caractérisée et la plus calamiteuse. L'illustre historien de cette conquête note avec raison que beaucoup des noms qu'on trouve dans ce catalogue, et dans trois autres, voisins par leur date de celui-là, « ont une physionomie singulièrement basse et bizarre; ils désignent comme chevaliers normands en Angleterre des hommes de métier rassemblés de tous les coins de la Gaule ; les bouviers de Normandie et les tisserands de Flandre, avec du courage et du bonheur, devenaient en Angleterre de hauts hommes, d'illustres barons ; leurs noms, vils et obscurs sur l'une des rives du détroit, étaient nobles et glorieux sur l'autre (2). » En tête du *fac-simile* du Rôle de l'Abbaye de la Bataille sont peintes les armes que le conquérant portait,

(1) La nuova gente e i subiti guadagni
Orgoglio e dismisura han generato... (DANTE.)

(2) Histoire de la conquête, t. II, p. 27, 28 et 29.

selon l'opinion commune aux âges suivants, avant sa descente en Angleterre; à savoir : « de gueules à » deux lions passant et gardant (aliàs léopards) l'écu » timbré d'une couronne de duc. » Suivent cinq vers léonins, composés sans doute par un des clercs de Guillaume, qui assistèrent sur le champ de bataille le digne aumônier de cette expédition, l'intrépide et insatiable évêque de Bayeux. Nous n'essayerons pas de traduire ces lignes si caractéristiques de leur époque, pleine d'une naïveté crédule et d'une violence sanguinaire, de faux savoir et de bel esprit.

> Dicitur a bellô Bellum locus hic quià bellô
> Angligenæ victi, sunt hîc in morte relicti :
> Martyris in Christi festo cecidere Calixti (1).
> Sexagenus erat sextus millesimus annus
> Cùm pereunt Angli, stellâ monstrante cometâ.

Ce dernier vers fait allusion à la comète qui parut vers l'époque de la mort d'Edward, et que les esprits, en Gaule comme en Angleterre, disposés à la superstition par l'ébranlement qui précède toute grande tentative, envisageaient les uns avec terreur, d'autres avec enthousiasme, comme l'annonce d'une guerre acharnée et de profondes perturbations. ***Anglorum metæ flammam sensêre cometæ***, écrit un autre clerc, auteur d'une chronique rhythmée de ce temps; sur la tapisserie de Bayeux (2), cette autre chro-

(1) La fête de saint Calixte, pape et martyr, est placée au 14 octobre par le calendrier romain.

(2) Le peuple connaissait sous le nom de *Toilette de la Reine* ce monument curieux; la tapisserie de Bayeux servait à orner, aux bonnes

nique, brodée dans les loisirs des palais de Caen et de Winchester, par l'active et avide compagne du conquérant, Mathilde et ses femmes n'ont pas manqué de représenter cet incident que les Normands savent, comme le reste, mettre à profit pour accélérer le succès de leur entreprise. La longue chevelure de «l'astre qui fera pleurer les mères» se montre dans le ciel, au-dessus des tours de Westminster, et du lit où gît Edward mourant; et plusieurs personnes regardent, avec des gestes d'effroi, l'étoile de mauvais augure : *Illi videunt stellam*, dit la légende brodée au sommet du tableau.

Un *fac-simile* de la charte de fondation de l'abbaye est suspendu à côté du rôle. Les signatures dont cet acte est revêtu suggèrent des réflexions amères. Pour corroborer son œuvre favorite, Guillaume avait requis le concours des hommes qui pouvaient, après lui, donner à la volonté souveraine, la sanction de la force présente. Pour atteindre un tel but, il suffisait alors, en Angleterre, de douze ou quinze magnats. Pas un seul des anciens et légitimes possesseurs du sol n'est appelé à confirmer cette charte, qui dispose d'une portion notable de leurs biens. Jamais oligarchie plus étroite, fondée par une violence plus effrontée, n'a servi de base à une liberté si égale, si durable, que celle dont l'Angleterre jouit maintenant. Mais qu'on ne s'imagine pas, sur les apparences et d'après la routine des

fêtes, le chœur de la cathédrale de cette vieille cité, chef-lieu du district le plus profondément germanisé de la Normandie.

transactions ordinaires, que l'esprit de la *conquête* soit éteint dans la nation que cette conquête a marquée de son sceau de la façon la plus ineffaçable. C'est dans l'intérieur de leur île et dans les actes qui les concernent eux-mêmes que les Anglais ont repris le respect de la justice, l'amour de la loi, et les autres vertus civiques dont leurs regrets, au XIe siècle, faisaient un honneur (imparfaitement sanctionné par l'histoire) aux temps de la liberté nationale, aux temps d'Alfred et d'Édouard. Dans leurs relations avec les nations étrangères, toute l'âme de Guillaume et de ses Normands a ressuscité de génération en génération jusqu'à l'Angleterre contemporaine. Ce furent toujours, ce sont encore, à de glorieuses exceptions près, les hommes âpres au gain, séparés par un orgueil implacable de toute sympathie humaine, n'apprenant aucun langage, ne s'assimilant aucun sentiment, dédaigneux pour un passé que systématiquement ils ignorent, et ne connaissant pour maintenir leur suprématie aucun autre procédé que l'ordre dans la terreur. A défaut d'un Guillaume le Conquérant (car la nature donne rarement des hommes de génie), la rudesse sombre d'un Guillaume le Roux, l'astuce sanguinaire d'un Henry Beauclerc, surgissent d'elles-mêmes partout où l'occasion s'en présente, parmi leurs chefs, de la façon que les Saxons éprouvèrent si cruellement au lendemain de la conquête. Ces qualités amassent des trésors de haine; mais on ne saurait nier qu'elles ne soient singulièrement favorables à l'acquisition du pou-

voir. Mais revenons au sujet, heureusement bien différent, de cette étude. Les objets que le temps a consacrés de sa main conciliatrice peuvent être touchés sans causer de douleur; l'art et le labeur intellectuel sont le ψυχης ἰατρειον le plus certain et le plus digne. Sir Anthony Browne et ses successeurs ne détruisirent qu'une moitié des cloîtres du monastère; l'autre moitié subsiste, attachée à la face orientale du manoir; les arceaux en ogive de cette construction, qui remonte au règne d'Édouard III, sont d'une véritable majesté. Au-dessous du réfectoire demeure intacte et très-imposante la crypte, temple souterrain d'un grand style et d'une religieuse tristesse. La pierre de Caen n'y est employée que pour les nervures de la voûte et les fûts des colonnes; le grès friable des falaises a fourni le reste des matériaux. Deux autres salles qui font suite à la crypte, et l'enferment comme celle-ci au-dessous du niveau du sol adjacent, portent les noms, l'une de librairie, l'autre de salle capitulaire (1). Toutes les ressources que l'architecture ogivale avait à sa disposition, alors que cet art, en pleine possession de son développement, ne penchait pas encore vers la corruption et le faux goût, ont été mises en usage dans la construction de ces appartements d'une sévère magnificence. Leur désolation actuelle, et le dernier jour qui se glisse comme à la dérobée, à travers les baies dépouillées de leurs vitraux, mais obstruées par une végétation

(1) Chapter House.

sauvage, ajoutent singulièrement à l'effet qu'elles produisent, effet mêlé d'admiration et de rêverie. de compassion et de respect.

En quittant le manoir, il faut se diriger à travers les plantations de cèdres, d'ifs, de houx et de lauriers, vers le site de l'ancienne église, consacrée en présence du second roi de la conquête, et rasée à l'instigation du second des Tudors. L'ordonnance byzantine de cet édifice demeure très-reconnaissable par les fondations dont on a récemment exhumé le tour tout entier. Le chevet du chœur occupait le sommet du monticule, la place où, d'après la déposition de témoins oculaires, dont beaucoup vivaient encore au moment de la dédicace, Harold était tombé auprès de l'étendard. On ne saurait se défendre d'une violente émotion en touchant matériellement le point où se dénoua cette tragédie qui détruisit la Bretagne saxonne, et créa l'Angleterre normande.

De ces ruines indistinctes, une voix d'avertissement semble crier au peuple anglais : *Attendite ad petram unde excisi estis!* Pour la grandeur des résultats permanents, aucun champ de bataille, depuis les journées de Châlons, de Tours et de Fontenay, ne peut se comparer à celui de Hastings. Le temps a cassé les sentences portées sur les plaines de Poitiers, d'Azincourt et de Waterloo ; les conséquences de la défaite de Harold sont entières, comme il y aura bientôt huit siècles.

L'intérêt juste et profond qu'inspire ce prince,

dernier champion et martyr résigné de l'indépendance de son peuple, ne doit pas fermer les yeux de la critique historique sur les défauts de caractère et les vices de position qui précipitèrent la ruine dans laquelle sa nation devait demeurer comprise. Harold ne régnait pas au même titre qu'Édouard le Confesseur; il n'était pas issu de cette longue suite de rois dont les titres primitifs se confondaient avec ceux des Saxons européens à la possession du sol de la Grande-Bretagne. Si, à la mort du prince bienveillant et faible que les regrets passionnés du peuple conquis et la politique hypocrite du roi conquérant s'accordèrent pour mettre sur les autels, la couronne d'Alfred eût été déférée au dernier rejeton de cette tige illustre, l'*Atheling* Edgar (1), que l'Angleterre chérissait sans vouloir lui obéir (2), il est fort douteux que le duc de Normandie eût tenté l'usurpation monstrueuse dont l'avénement de Harold lui fournit le prétexte, et dont la destruction de ce prince avec l'élite de ses adhérents permit d'appliquer les conséquences avec cette terrible roideur de logique, familière alors comme depuis, à la nation qui fut victorieuse devant Hastings.

Harold n'était qu'un parvenu illustre. Il était le chef, moins encore du parti national, que d'une

(1) *Atheling*, titre d'honneur que de vieux chroniqueurs rendent en latin par *Clito*, et qui répond au *Nobilissimus* du Bas-Empire romain.

(2) Une chanson populaire, répétée dans toute l'Angleterre, de 1067 à 1071, avait pour refrain : *Edgar, Atheling,*
Englandes dareling!

faction considérable, héréditairement dévouée à sa famille, et dont le siége était, surtout, dans le Sud. Les populations demi-scandinaves de la Mercie et de la Northumbrie inclinaient vers un autre arrangement ; elles donnèrent quelque faveur à l'entreprise de Tosti, cette diversion fatale qui, privant Harold des deux tiers, au moins, des forces sur lesquelles il aurait pu compter, rendit comparativement facile, la tâche de l'agresseur.

Harold n'avait donc pas, dans sa nation propre, le prestige qui s'attache au droit héréditaire, au caractère de la royauté complète et incontestée. Il n'avait su se faire aucune alliance au dehors ; la plus formidable, alors, des puissances étrangères, le pontificat souverain de Rome, circonvenu par les démarches de Guillaume, combattait même avec les Normands contre le chef élu de la nation saxonne. Celui-ci paraît avoir possédé à un degré remarquable quelques-unes des qualités de son père (1) : la hauteur d'âme, la valeur militaire, le dévouement à sa nation. Mais Harold manquait de pénétration, de clarté dans les vues, de sang-froid, de patience et d'habileté dans les négociations. Sa carrière, sitôt terminée, offre un enchaînement de démarches précipitées, de résolutions violentes, et d'efforts désespérés pour échapper aux conséquences d'une légèreté qui ôta parfois à ses actions l'apparence de la bonne foi.

On peut, sans distraction, s'abandonner à ces

(1) Godwin.

réflexions dans le parc solitaire de l'abbaye ; les allées, ombragées par des arbres séculaires dont le vent de la mer a rabaissé les cimes, mais non diminué la vigueur, descendent vers le fond de la vallée ; là des étangs ont été creusés par les bénédictins dans le gazon du verger, c'est le point d'où l'ensemble des monuments de Battle-Abbey apparaît le plus à son avantage. Une autre vue générale s'ouvre du haut de la colline méridionale, celle qui regarde Hastings, et la plage de Pevensey, devant qui les nombreuses *nefs* des Normands étaient à l'ancre pendant le combat. De ce point que nous venons d'indiquer, les tours crénelées du portail lèvent leurs têtes grises au sein de cette abondante et fraîche verdure qui couvre le champ de carnage, et contraste si vivement dans la pensée avec les descriptions naïvement horribles dont les acteurs de ce drame ont grossi les annales d'un siècle si loin de nous. De ce poste élevé, le duc de Normandie reconnut le camp de son adversaire et prit possession, dans la sombre résolution de son âme avide et ferme, de la couronne d'Édouard le Confesseur, et de la terre opulente des Saxons. Son œil découvrait, d'une part, le terrain qui allait devenir le champ clos où deux peuples disputeraient de la liberté et de la vie, de l'autre, l'expansion frémissante de la mer, et la ligne bleuâtre des falaises jusqu'aux deux promontoires qui s'avancent aux bornes de l'horizon (1). Ce tableau, tout à la fois, vaste, gracieux et mélanco-

(1) Dungeness et Beachy-Head.

lique, tout à fait *anglais*, fut le premier que dévorèrent les regards scrutateurs des aventuriers normands, le dernier qu'embrassèrent les regards mourants des braves champions de la nation saxonne, hommes qui, malgré les vices de leur âge, et les fautes de leur propre nature, éveilleront une profonde et respectueuse sympathie, tant que resteront sur la terre quelques notions de justice et quelques sentiments de générosité.

Paris. — Imprimé par E. Thunot et Ce, 26, rue Racine, près de l'Odéon.

ITINÉRAIRE HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE DE PHILIPPEVILLE A CONSTANTINE, accompagné d'une carte itinéraire présentant le tracé de l'ancienne voie romaine, de la route actuelle et du chemin de fer, par M. *V. A. Malte-Brun*, membre des Sociétés de géographie de Paris, Londres, Vienne, Berlin, Saint-Pétersbourg. Brochure in-8° avec une carte.

HISTORIQUE DES GRANDES CARTES TOPOGRAPHIQUES de la France, suivi d'un tableau comparatif des cartes topographiques publiées en Europe par les soins et sous les auspices des gouvernements, par M. *V. A. Malte-Brun*, membre correspondant des Sociétés géographiques de Londres, Berlin, Vienne et Russie, etc. Brochure in-8°.

NOUVELLE CARTE DU BASSIN DU NIL, indiquant la commune origine de ce fleuve avec les rivières du Zanguebar, dressée par M. *Miani*, membre de la Société de géographie. Une feuille grand aigle, gravée et coloriée.

CATALOGUE DES MAMMIFÈRES ET DES OISEAUX observés en Algérie, par M. *Loche*, capitaine au 45e de ligne, conservateur de l'exposition des produits de l'Algérie. In-8°.

PRÉCIS HISTORIQUE DE LA DYNASTIE DES RENOU-DJELLAB, par M. *Cherbonneau*, professeur d'arabe à la chaire de Constantine, broch. in-8°. 60 c.

VOYAGE DANS LA RÉGENCE D'ALGER, ou description du pays occupé par l'armée française en Afrique, contenant des observations sur la géographie physique, la géologie, la minéralogie, etc., suivies de détails sur le commerce, l'agriculture, les sciences et les arts, les mœurs et coutumes des habitants, etc.; par M. *Rozet*, commandant au corps royal d'état-major, attaché à l'armée française comme ingénieur-géographe. 3 vol. in-8° avec un atlas. 33 fr.

HISTOIRE COMPLÈTE DES DÉCOUVERTES ET VOYAGES FAITS EN AFRIQUE depuis les siècles les plus reculés jusqu'à nos jours, accompagnée d'un précis géographique sur ce continent et les îles qui l'environnent, de notions étendues sur l'état physique, moral et politique des divers peuples qui l'habitent, et d'un tableau de son histoire naturelle, par le docteur *Leyden Murray*, et augmentée des découvertes faites jusqu'à ce jour. 4 vol. in-8° avec un atlas in-4°. 30 fr.

LETTRES SUR L'ALGÉRIE, par *Xavier Marmier*. 1 vol. in-12. 3 fr. 50 c.

LE DÉSERT ET SES ÉPISODES, par M. *Éd. de Manne*. In-8°.

EXPÉDITION A LA RECHERCHE DES SOURCES DU NIL, journal de M. *Thibaut*, publié par les soins de M. le comte *d'Escayrac de Lauture*. In-8° avec une carte du bassin du Bahr-el-Abiad ou fleuve Blanc, d'après les travaux de MM. *d'Escayrac de Lauture*, *d'Arnaud*, *Brun*, *Rollet*, *Rebmann*, etc. 3 fr. 50 c.

COUP D'OEIL RAPIDE sur les informations obtenues depuis la fin du XVIIIe siècle au sujet de l'intérieur de l'Afrique septentrionale, comparées avec les découvertes faites jusqu'à ce jour dans la même région, suivi des réflexions sur le cours du Kouara, sur l'hydrographie, etc.; par M. l'abbé *Dinomé*, chanoine honoraire de Blois, membre de la Société de géographie. In-8°, avec une carte.

VOYAGE EN ABYSSINIE, exécuté par une commission scientifique dont faisait partie M. *Théophile Lefebvre*, lieutenant de vaisseau :

RELATION DU VOYAGE. 2 vol. in-8, papier grand raisin vélin, avec vignettes et une grande carte. 30 fr.

ITINÉRAIRE, DESCRIPTION ET DICTIONNAIRE GÉOGRAPHIQUE, observations de physique et météorologie, statistique, linguistique, ethnologie, archéologie. 1 vol. in 8, papier raisin vélin. 15 fr.

ALBUM HISTORIQUE, ethnologique et archéologique, 59 planches in-f°, dont 33 tirées en couleur et retouchées au pinceau, et une grande carte. 140 fr.

VOYAGE A LA CÔTE ORIENTALE D'AFRIQUE exécuté par le brick *le Ducouëdic*, sous le commandement de M. *Guillain*, capitaine de frégate. Publié par ordre du gouvernement. 3 vol. grand in-8°, et un atlas gr. in-f° lithographié, avec plusieurs grandes cartes gravées. 102 fr

Les 3 volumes séparément. 30 fr

VOYAGE DANS L'AFRIQUE OCCIDENTALE, comprenant l'exploration du Sénégal, depuis Saint-Louis jusqu'à la Falamé, au delà de Bakel; des mines d'or de Kéniaba, dans le Bambouk; des pays de Galam, Bondou et Wooli; et dans la Gambie, depuis Baracounda jusqu'à l'Océan; exécuté par une commission composée de MM. *Huard-Bessinières*, *Jamin*, *Raffenel*, *Peyre-Ferry* et *Hottin-Patterson*; rédigé et mis en ordre par *Anne Raffenel*. 1 vol. in-8, papier grand raisin vélin et atlas in-4, figure coloriées. 20 f

MAROC (LE) ET SES TRIBUS NOMADES. Excursions dans l'intérieur, chasses, détails de mœurs, superstitions, coutumes, etc., par *J. Drummond Hay*, trad. de l'anglais par Mme *Belloc*. 1 vol. in-8°. 7 f

RECHERCHES GÉOGRAPHIQUES SUR L'INTÉRIEUR DE L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE, comprenant l'histoire de voyages entrepris ou exécutés jusqu'à ce jour pour pénétrer dans l'intérieur du Soudan; l'analys de divers itinéraires arabes pour déterminer la position de Tombouctou, etc.; suivies d'un appe dice contenant divers itinéraires traduits de l'arabe par MM. le baron Silvestre de Sacy et de la Port par M. *C. A. Walckenaër*, membre de l'Institut. In-8° accompagné d'une grande carte. 9 f

VOYAGE SUR LA CÔTE ORIENTALE DE LA MER ROUGE, dans le pays d'Adel et le royaume de Choa; p *C. E. X. Rochet d'Héricourt*, membre de la Société de géographie de Paris. 1 vol. in-8° grand rais vélin orné de 12 planches lithographiées et d'une carte gravée. 16 f

VOYAGE (SECOND) SUR LES DEUX RIVES DE LA MER ROUGE, dans le pays des Adels et le royaume de Cho par M. *Rochet d'Héricourt*. 1 vol. in-8° et atlas. 16 f

EGYPTE (L') ET LA NUBIE, par MM. *Ed. de Cadalvène* et *J. Breuvery*. Ouvrage orné de cartes et planches. 2 vol. in-8°. 20 f

VOYAGE DANS LES QUATRE PRINCIPALES ILES DES MERS D'AFRIQUE, fait par ordre du gouvernemen avec l'histoire de la traversée du capitaine Baudin jusqu'au port Louis de l'île Maurice; par *J. B. M. Bory de Saint-Vincent*. 3 vol. in-8° avec un atlas in-4° de 58 planches. 48

VOYAGE D'EXPLORATION A LA COLONIE DU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE, par MM. *T. Arbousset* et *F. Dum* missionnaires de la Société des missions évangéliques et publié par le comité de cette Société. 1 tr fort volume in-8° grand raisin accompagné d'une carte et de 11 dessins. 12

DOCUMENTS SUR L'HISTOIRE, LA GÉOGRAPHIE ET LE COMMERCE DE LA PARTIE OCCIDENTALE DE MADAGASC recueillis et rédigés par M. *Guillain*, capitaine de corvette. Paris, imprimerie impériale. 1 vol. in avec carte. 9

VOYAGE (SECOND) DANS L'INTÉRIEUR DE L'AFRIQUE, depuis le golfe de Benin jusqu'à Sakatou, par le pitaine *Clapperton*, suivi du voyage de Richard Lander, de Kano à la côte maritime; traduit de l' glais par MM. *Eyriès* et *de Larenaudière*. 2 vol. in-8° ornés d'un portrait et de 2 cartes gravées. 14

VOYAGE DANS L'INTÉRIEUR DE L'AFRIQUE, AUX SOURCES DU SÉNÉGAL ET DE LA GAMBIE, fait par ordre du g vernement français, par M. *Mollien*; 2e édit. revue et augmentée. 2 vol. in-8°, cartes et gravures. 14

HISTOIRE DE L'EGYPTE SOUS LE GOUVERNEMENT DE MOHAMMED-ALI-PACHA, ou récits des événements litiques et militaires qui ont eu lieu depuis le départ des Français jusqu'en 1823, par M. *Félix Meng* ouvrage enrichi de notes par MM. Langlès et Jomard, et précédé d'une introduction historique M. Agoub. 2 gros volumes in-8° imprimés sur beau papier, accompagnés d'un atlas. 22

Le même ouvrage, figures coloriées. 24

Paris. — Imprimé par E. Thunot et Ce, rue Racine, 26, près de l'Odéon.